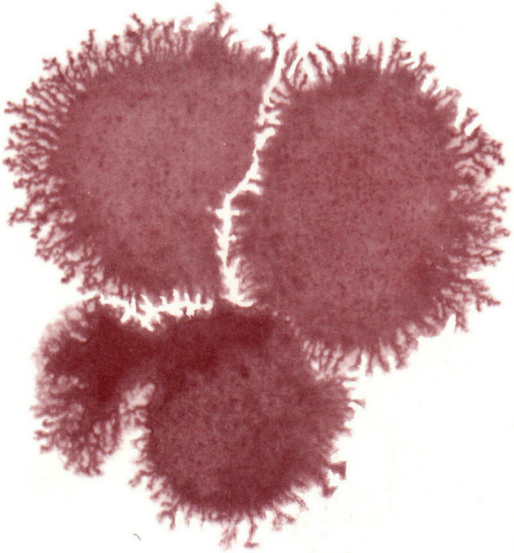
L'épreuve du temps



NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE
NUMÉRO 41 PRINTEMPS 1990

Gallimard

Extrait de la publication

NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE

Paraît deux fois l'an, au printemps et à l'automne.

DIRECTEUR
J.-B. Pontalis

ASSISTANTS DE RÉDACTION
François Gantheret et Michel Gribinski

COMITÉ
Didier Anzieu, André Green,
Jean Pouillon, Guy Rosolato, Victor Smirnoff,
Jean Starobinski

Rédaction :

Éditions Gallimard, 5, rue Sébastien-Bottin, 75007 Paris. Tél. : 45-44-39-19.

La revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés.

La rédaction reçoit sur rendez-vous.

Abonnements :

Nouvelle Revue de Psychanalyse. Service Abonnements
49, rue de la Vanne, 92120 Montrouge. Tél. : 46-56-89-00

Abonnements pour deux ans (4 numéros) :
France et pays de la Communauté..... 345 F
Étranger..... 375 F
Pour tout changement d'adresse, prière de nous adresser la dernière bande d'abonnement.

Extrait de la publication

L'épreuve du temps

NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE

Numéro 41, printemps 1990

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 1990.*

TABLE

Jean-Claude Lavie	*Une photo du temps passé*	5
Jean-Claude Brisville	*Reliefs*	15
J.-B. Pontalis	*Instantanés*	17
Georges Didi-Huberman	*Le visage entre les draps*	21
Louis Marin	*Déposition du temps dans la représentation peinte*	55
Jean Starobinski	*Cadavres interpellés*	69
Claude Reichler	*Des enfants dévorés par leur siècle*	83
Manuela Morgaine	*La mémoire gelée*	101
Francis Marmande	*Le temps de lire, le temps d'écrire...*	109
Pierre Pachet	*Impatience*	115
Alain Boureau	*Quand Dieu s'ennuie*	123
Paul Virilio	*Le troisième intervalle*	133
François Gantheret	*Une forme de temps*	143
Jean-François Daubech	*Régressions*	167
André Green	*Temps et mémoire*	179
Daniel Widlöcher	*Les lieux de la mémoire*	207
Didier Anzieu, Catherine Chabert, Jean Cournut, Joël Dor, Patrick Guyomard, Conrad Stein, Radmila Zygouris	*Compter avec le temps* (Points de vue sur la durée des séances)	221
Maurice Dayan	*L'impossibilité de se défaire de soi*	257
Dominique Scarfone	*Jardins de pierres*	279
Jacques Mauger	*Le commun des mortels*	291

VARIA

Jean-Claude Lavie

UNE PHOTO DU TEMPS PASSÉ

L'averse me surprit à deux pas de chez moi. Presque aussitôt, je repérai une galerie d'art providentielle, troublé à l'idée d'être passé là des dizaines de fois sans jamais l'avoir remarquée. Je suis toujours déconcerté de constater que la réalité qui apparaît à mes yeux, c'est mon regard qui l'a fait surgir. Convaincu de la subir, je ne rencontre que ma façon de la saisir et de la ressentir. J'oublie sans cesse que je réduis les choses à ce que j'en sais et que je ne réagis qu'à ce que j'en fais. En bref, du monde je prends ce que j'attends. Là, apercevoir la galerie, c'était déjà me mettre à couvert. Depuis lors, du temps a passé, mais je me rappelle encore mon étonnement, à peine le seuil franchi, de découvrir que les toiles et les photographies exposées étaient entremêlées, au point de s'en trouver dépréciées. Aujourd'hui, j'en suis encore à me demander pourquoi, à être vus imbriqués, l'imaginaire et le réel tendent à se discréditer. Ma surprise passée, j'ai vite ignoré les cimaises pour guetter au-dehors la fin de l'ondée. Reparti l'instant d'après, j'emportais sans m'en douter une image qui allait, plus tard, longuement me déconcerter. Que notre mémoire du temps passé excède nos modestes capacités à y recourir ne manque pas de nous étonner quand il en émerge des reliefs insoupçonnés. Ainsi, longtemps après, cette photo me surprit quand elle me revint à l'esprit, je ne pourrais, comme ça, dire à quel propos, ou quand. Par contre son contenu, c'est comme si je l'avais devant les yeux tant, par la suite, je me suis trouvé l'évoquer, d'abord comme une énigme, puis comme une leçon, enfin comme un prodigieux rappel à l'ordre des choses.

*

Cette photo paraissait assurément avoir été prise sur le vif. Elle montrait le spectacle difficilement soutenable d'une ville entièrement anéantie. Du premier plan jusqu'au plus lointain, ruines et décombres y élevaient de gigantesques amoncellements de pierres et de poutres enchevêtrées. Des fumées éparses, ici ou là, indiquaient que le cataclysme était récent. Intrigué par ma réminiscence de ce surprenant panorama, je cherchai dans son hallucinante composition les repères

de son origine, que je pensais d'abord personnelle, tant l'image me semblait familière. Sur ce fond de tourmente apaisée, debout sur l'immense mer de gravats, deux personnages donnaient la mesure de l'étendue dévastée. Leur solitude communiquait le sentiment qu'ils étaient les uniques survivants du désastre. Une femme, les traits tirés, à la fois jeune et sans âge, se tenait sur la droite du cliché, comme pétrifiée par le choc de cette désolation. Je comprenais d'autant mieux son expression que je pouvais moi-même contempler ce qu'elle découvrait. Son regard était aussi abasourdi qu'incrédule, sans doute parce que toujours empli de ce qui se dressait là, hier encore. Par la rusticité de ses vêtements, par ses traits tirés et ses épaules lasses, cette femme montrait à l'évidence qu'elle venait de subir l'épreuve épuisante d'heures infiniment angoissantes, dont elle émergeait à peine pour, brusquement, se trouver encore plus anéantie par l'aspect qu'offrait le calme revenu.

Si je n'avais pas personnellement vécu cette scène, qu'avais-je à faire d'une telle représentation? Ce genre de cliché, la presse nous y a accoutumés. C'est l'illustration d'un tremblement de terre, ou le rappel d'un des terrifiants bombardements de la dernière guerre. De telles photos sont l'évocation de la perdition humaine absolue, mais ce n'en est très précisément qu'une évocation, qui, de ce fait même, accentue la distance qui nous sépare de sa violence. Celui qui regarde une telle image découvre un cauchemar qu'il peut quitter sur-le-champ. Même s'il s'attarde sur les détails de la scène, cela ne rend pas présent le poids de la réalité qu'il y déchiffre. Je me sentais pourtant étreint par cette étrange vision, dont j'ignorais ce que l'évoquer pouvait signifier.

J'étais d'autant plus frappé par ce surprenant spectacle qu'une impression de répétition renforçait la bizarrerie de son évocation. Chaque fois, la scène était entremêlée à des questions plus actuelles, auxquelles je ne pensais pas qu'elle puisse être comme une réponse qui serait venue spontanément s'offrir. À côté de la femme, et lui donnant la main, se tenait une petite fille de deux ou trois ans, à laquelle je ne prêtais pas particulièrement attention. À mes yeux, la ville anéantie résumait la scène. C'est pourtant l'expression de la fillette à quoi je finis par attribuer le léger malaise que me laissait le cliché, sans saisir pour autant ce qui en elle pouvait retenir l'intérêt.

L'étrange scène avait fini par prendre sa place dans mes archives personnelles, un peu comme si j'avais moi-même participé à ce drame et vécu sa détresse, ou comme si j'en avais été le photographe, attaché à conserver le témoignage irréfutable d'une chose difficilement concevable, sans plus savoir de quoi. Des spectacles du même ordre, il se trouve que j'ai eu la triste occasion d'en contempler. Néanmoins celui-là, infiniment pire que tout ce que j'avais pu personnellement voir, me laissait moins affecté que désorienté. La familiarité du cliché me restait étrangère, comme celle d'un objet qu'on connaît, mais dont on ignore l'usage. Finalement, j'imputais à la petite fille une expression tout à fait contraire à celle de la jeune femme. Le

Extrait de la publication

visage presque face à l'appareil qui avait fixé ses traits et légèrement tourné vers le haut, l'enfant contemplait celle que j'imaginais n'avoir pu être que sa mère. Celle-ci, captive de son inassimilable vision, semblait avoir oublié jusqu'à l'existence même de la fillette. Sans doute est-ce par opposition à son effarement que je finis par distinguer l'expression de la petite. Que de temps passé avant que mes yeux, égarés par le désastre, ne découvrent que ce visage affectait une parfaite sérénité! L'enfant, la main dans celle rassurante de sa mère, semblait ignorer l'univers de ruines qui les entourait toutes deux. Dans la logique de ce que je présumais, la fillette n'avait pas pu manquer de vivre, elle aussi, de terribles heures. Rien, pourtant, ne paraissait l'accabler. Contempler sa mère était l'essentiel, c'était tout. Rien d'autre n'existait.

Le contraste des visages était saisissant. Je n'imaginais pourtant pas le photographe suffisamment avisé à ce moment pour décider de fixer cette étrange dissemblance. Je supposais plutôt que celui, ou celle, qui avait pris le cliché, avait machinalement utilisé les personnages pour constituer un premier plan propre à accentuer l'effet de fin du monde qui émanait du paysage dévasté. La tranquillité du visage de l'enfant, après avoir éveillé ma curiosité, incarna pour moi l'étrangeté de la scène et de sa réminiscence, jusqu'au moment où je saisis dans l'expression de l'enfant un message prodigieux, d'une évidence telle qu'il en était insaisissable. Ce que cette image m'avait dit depuis toujours, et n'avait cessé de me répéter, était pourtant simple à saisir. Nous en avons tous l'intuition, et même la certitude, sans pouvoir nous résoudre à le croire vraiment, tant cela nous met personnellement en question. Dès que je l'eus compris, je ne cessais de voir partout autour de moi la même évidence clairement apparente. Cette petite fille, la main dans celle de sa mère et la regardant intensément, aussi proche qu'elle ait pu être de cette mère, et justement parce qu'elle était emplie d'elle, ne pouvait évidemment ressentir ce que ressentait cette femme sur qui tout le poids du monde venait de s'abattre. Plus précisément, cette surprenante photo révélait que ces deux personnes qui se tenaient par la main et que la circonstance rendait infiniment proches en semblant leur faire partager une même épreuve ne vivaient en rien la même scène, ne se trouvaient pas dans le même univers, ni dans le même temps. La terrible réalité pour cette femme était, assurément, celle d'une catastrophe, écrasante par le vif sentiment d'un avenir de souffrances, de larmes et de périls innombrables. Pour la fillette, il en allait tout autrement : regarder sa mère et lui tenir la main suffisait à son bonheur, jusqu'à lui faire percevoir éternel le moment présent. S'était-elle crue perdue, avait-elle été effrayée à en mourir, peu importait, elle était maintenant rassérénée, rien n'avait lieu d'entamer sa quiétude, tout était comme à l'accoutumée : sa mère était là. Pour cette petite fille, quelque aspect que puisse prendre le monde, sa mère en restait la souveraine. Depuis sa naissance, l'ordre de l'univers, la place et le sens de toute chose, émanaient de la présence tutélaire et régnante de sa mère. Pourquoi, à ce moment tranquille, aurait-elle été inquiète puisque, par la

Extrait de la publication

seule grâce de celle qui disposait de tout, elle avait toujours été comblée? Que redouter, sinon de perdre celle que présentement elle contemplait?

Le message évident, et secret, de la photo tenait sa force d'avoir une valeur universelle. Cet enfant, nous l'avons tous été. Chacun n'a d'abord distingué du monde que le visage de sa mère. Ce n'est que peu à peu que se sont fait pressentir au-delà, ou en son absence, les diffuses menaces d'un univers immaîtrisable. Puisque c'était de notre mère que tout pouvait venir, il suffisait d'exercer son emprise sur elle pour soumettre cet univers. C'est pourquoi chacun s'est, en toute innocence, employé avant tout à s'assurer la présence de sa mère. Ce qui importait à notre esprit enfantin, c'est que notre mère soit là, et là, dans l'unique fonction d'y être pour nous. À telle enseigne que la rage pouvait nous venir qu'elle ne soit pas toujours à nous. Comment nos tentatives ultérieures d'emprise sur le monde n'auraient-elles pas gardé de ces premières pratiques leur configuration générale? Certains de ces anciens enfants continueront ainsi toute leur vie à s'emporter contre ceux qu'ils auront, en toute simplicité, mis à la place imaginaire de devoir les prendre en charge. D'autres, encore anéantis de n'avoir su réagir efficacement lors de l'épreuve lointaine de s'être sentis oubliés ou négligés, n'en n'auront pas la force ou seulement l'idée.

Les merveilleuses rencontres avec une mère proche et attentive, comme les moins agréables moments où elle venait à manquer, ne pouvaient en rien nous faire entrevoir ce qui constituait son univers. Comment, de notre place enfantine, avoir la plus infime prescience de la peine que cette omnipotente dispensatrice de toute chose pouvait rencontrer pour nous contenter? Comment pressentir qu'elle puisse avoir un seul autre souci que de nous, un autre objet d'intérêt ou déjà d'attention? Comment se représenter qu'elle doive parfois endurer les souffrances de son être meurtri? Aussi est-ce dans cet aveuglement que nous avons réagi quand, peu à peu, elle n'a plus rempli son rôle de permanente bienfaitrice, et qu'elle en est même venue à nous déranger. La découvrir frustrante et interdictrice, loin de nous ouvrir les yeux sur l'illusion de notre attente, a au contraire renforcé l'idéal, né par contraste, de son excellence regrettée. Pires que ses refus, ses faiblesses nous ont révélé que ce n'était vraiment plus d'elle que nous pouvions attendre notre bien. Avons-nous pour autant perçu au-delà d'elle le chaos du monde que son image ne suffisait plus à effacer? Non, devant les défaillances de cette ancienne providence, nous avons préféré reporter son pouvoir perdu sur de nouvelles instances. Nous entamions là, sans le savoir, une quête sans fin, et nous la poursuivons si naturellement que, le plus souvent, chacun de nous méconnaît à quoi il affecte aujourd'hui la charge de lui cacher son profond dénuement. De successives dépendances sont venues relayer le lien maternel, dans la charge imaginaire de nous préserver. Plus la dépendance suppléante asservit, plus elle semble protéger. Pour contenir l'intolérable intuition de notre fondamental esseu-

Extrait de la publication

lement, peu importe l'objet de cette dépendance. Ce sera Dieu, la Science, un maître, une doctrine. Ce sera la famille, un trait identificatoire, une habitude. Ce sera une drogue, un symptôme, une manie. Ce sera dans tous les cas la marque d'un attachement, apparent ou secret. « Quand je n'ai pas mes angoisses, c'est insupportable » vaudra pour celui dont seules les alarmes les plus extrêmes pouvaient retenir la mère. Depuis toujours, pour cet hypocondriaque : sans angoisse, pas de sécurité en vue.

*

Bien avant la fin du temps de la fusion, notre mère nous avait enchaînés à un maître absolu, dont nous avons vite admis les exigences exorbitantes pour leurs avantages immédiats. Avant même de nous nommer les objets, de les définir, de leur donner attributs et emplois, notre mère nous avait entraînés à jouer avec ce tyran invisible, *le sens,* que nous avons dû maîtriser pour la maîtriser. Elle ne le savait sans doute pas plus que nous, mais à l'angoisser, nous la captivions. Si nos façons de l'amuser semblaient lui plaire, nos façons de l'inquiéter la retenaient à coup sûr. Si de nous voir peiner l'émouvait, de nous voir souffrir la soumettait entièrement. Il nous fallait ainsi lui offrir ce à quoi elle était secrètement sensible. Quel malheur que les voies de l'instinct maternel ne nous aient pas été impénétrables, parce que ces premiers jeux avec le sens des désirs implicites de notre mère garderont sur nous une emprise à la mesure des bénéfices retirés. Fasse le hasard que la sensibilité de nos partenaires ultérieurs, entre autres l'analyste, ne vienne pas renforcer ces tenaces offrandes, car ce qui nous donne le sentiment rassurant d'être entendu et compris, nous consent une impression de maîtrise et garde son illusion de chaleur.

Il nous est difficile, aujourd'hui, de percevoir ce que nos manières conservent des lointains manèges qui semblaient subjuguer une interlocutrice toute dévouée à nos besoins et par avance conquise à toutes nos simagrées. Pour maintenir notre emprise inaugurale sur le monde, nous pensons avoir aménagé les modalités de nos séductions et de nos injonctions d'alors, mais l'acquis de ce temps dépassé nous fait encore spontanément exercer leur pouvoir. Ainsi se sont forgés les traits de caractère que nous imposons à notre entourage, qui souvent n'y trouve pas son compte. Cependant, comme échapper à la logique est devenu en soi un risque effarant, nous savons justifier les vestiges de nos anciens procédés et leur trouver des motifs éminemment raisonnables, à nos yeux en tout cas. À ce constant besoin de tout légitimer par des considérations rationnelles, devons-nous chercher des fondements rationnels ?

Ce que nous en sommes venus à craindre, n'est plus tant de perdre notre mère que de perdre la raison. C'est ce qui vient pourtant nous menacer, lorsque nous ne pouvons plus justifier des comportements qui s'imposent à nous de façon

incoercible. Quoi de pire que de ne pouvoir fonder une attitude, dont l'illogisme nous angoisse? Nous entendre alors sermonner par une âme charitable ne peut qu'augmenter nos tourments. Nous ne serons apaisés que lorsque nous aurons masqué notre chaos derrière la figure toute-puissante dans la dépendance de qui nous serions, comme la maladie ou la névrose. Ainsi celui qui subit la contrainte de conduites aberrantes se trouvera soulagé de pouvoir en communiquer le non-sens à qui saura leur restituer un sens. L'aberration, par nature impartageable, nous affronte à la détresse de la perdition absolue. Lorsque nos actes ne se laissent plus justifier par le sens commun, il nous reste la ressource de les assujettir à une cohérence supérieure. Encore faut-il la trouver. Les cultures dites primitives offrent, à leurs tenants, des cosmogonies qui, pour sembler simplistes à nos yeux, réintègrent l'aliénation d'un trouble isolé dans les arcanes d'une tradition, en leur attribuant une fonction sinon normale, du moins identifiable. Pris dans nos habitudes, nous ne percevons pas aussi clairement chez nous le rôle réintégrateur de la médecine, de la religion, et de bien d'autres références qui nous offrent, chacune à sa manière, leur domination rassurante. Les défaillances de ces tutelles, et déjà leurs limites, nous sont insupportables, car elles nous renvoient à un état premier d'abandon, pire que la mort. L'horreur à laquelle affronte le SIDA est moins la menace de la mort à venir que le manque de saisie possible par la communauté. Tant d'autres malades bien plus prochement menacés ne se sentent pas aussi abandonnés. Pouvoir confier son sort à telle ou telle conception supposée maîtrisante a des vertus irremplaçables.

Nous vivons en permanence sous l'indispensable sauvegarde d'innombrables savoirs qui exercent, à simplement les évoquer, un effet de protection maternelle toute-puissante. Peu importe la valeur absolue de ces savoirs, seul importe qu'ils existent et que nous nous y soumettions. Lorsqu'une de nos certitudes défaille, ce n'est pas tant, à nos yeux, elle qui est en cause que notre sentiment de maîtrise sur le monde. Or ces certitudes sont des centaines, elles sont toutes plus ou moins reliées les unes aux autres. Aucune ne doit défaillir, car elles sont comme solidaires. Les doctrines, pour acquérir leur pouvoir rassurant, doivent se fonder sur d'autres, les intégrer ou les remanier. S'il nous est possible de nous référer à plusieurs registres apparemment souverains, comme la Science et la Religion, encore faut-il éviter leurs contradictions, car ce qui rassure exige l'appartenance, et enrôle par là même. Ceux qui trouvent leur compte à penser leurs malheurs en termes d'épreuves divines n'ont rien d'autre à faire qu'à y croire pour ne plus se sentir abandonnés, ils peuvent ainsi comprendre leurs souffrances, et... les garder. La contrepartie des bienfaits d'une tutelle dépendra de l'autorité invoquée.

La psychanalyse peut offrir l'appui de sa cohérence à ceux qui, sans la nécessité d'y croire, joueront le jeu de ses règles. Sa spécificité, par rapport aux autres saisies possibles, repose pour une part sur la mobilisation dans l'esprit de l'adulte de

Extrait de la publication

l'emprise demeurée active de la relation à la mère, emprise dont elle atténuera les ravages et... les bénéfices. Sa procédure n'aura pourtant de prise que sur ce qui aura pu s'en actualiser dans le cadre œdipien. C'est l'imparable ascendant du transfert qui attestera l'archaïque emprise encore secrètement à l'œuvre. L'analyste pourra dénouer les termes de ce temps passé que la frustration fait resurgir. Pour éviter d'être envahis par un sentiment d'abandon, nous préférons imaginer autour de nous de diffuses intentions, bonnes assurément, que nous pensons encore pouvoir activer comme avec notre mère. Ce sera selon nos anciennes illusions de réussites par l'obéissance, le refus, la force, la faiblesse, la soumission, et, hélas, par la pire de nos illusions, la souffrance. Comment aurions-nous pu en venir à soupçonner, sans risquer de volatiliser leur effet rassurant, que nous perpétuions nous-mêmes, ces servitudes illusoires? Il faut dire que nous sommes incités à les maintenir par les marques d'intérêt que l'entourage semble leur octroyer, ce que tout analyste prendra bien garde de faire.

*

L'analyste n'a pas à être un interlocuteur maternel, accessible à nos anciens procédés d'emprise. Il s'en défend, pour ce qu'il en sait. Mais il est pris là entre deux feux : répondre, c'est encourager; ne pas répondre, c'est faire monter les enchères. Aucune interprétation ne peut avoir valeur résolutive à ce niveau des choses, ce n'est pas dans son pouvoir. Le champ de la psychanalyse est, depuis son origine, celui du complexe œdipien. C'est pourquoi ce ne pourra être qu'à travers le transfert œdipien, dans ses moments conflictuels, que des interprétations pourront avoir *de surcroît* des implications sur le transfert maternel. Freud a, très tôt, souligné que l'enfant abordait la période des conflits œdipiens avec l'acquis de la période précédente, essentiellement vécue sous l'égide de la relation duelle. L'interprétation psychanalytique nécessite la mention d'un tiers qui en constitue l'enjeu, sans cela elle ne fait que perpétuer la situation duelle qui ordonne le transfert maternel. Cependant cette restriction apparente du champ de la psychanalyse se trouve nuancée par le fait que ce qui peut résulter d'une interprétation ne tient que pour une part à sa teneur formelle, c'est-à-dire rationnelle. Des effets plus profonds découlent de toute parole, qui ne dépendent qu'indirectement de son contenu. Ils sont d'autant plus imparables qu'ils tiennent leur pouvoir de l'implicite, du non-dit.

En ce qui concerne l'interprétation, une grande part de son poids résulte de ce qui fait intervenir l'analyste et donc de ce qui sous-tend sa formulation, pour ne pas dire son comportement, ce à quoi chaque enfant a été très tôt entraîné à répondre. Toute intervention procède d'attentes implicites, et l'analyste est pris là, sans variante possible, dans une démarche qui dépasse sa maîtrise, et dont la portée pourra tout au plus lui apparaître après coup. Il pourra alors au mieux repérer la

Extrait de la publication

position contre-transférentielle qui l'a incité à parler. L'analyste sait qu'il affronte une solitude d'autant plus grande que le transfert de son patient est régressif. Il le sait, mais jusqu'à quel point il peut le dominer, ça, il l'ignore. Cet isolement résulte de l'impossibilité où il est de partager avec son patient le sens de son écoute, qu'il est pour cela tenté de réintroduire dans la situation. Devant ce qui constitue un véritable affrontement des narcissismes, l'analyste dispose, il est vrai, d'une présence qui doit lui permettre d'éviter l'angoisse, et qui donc lui est indispensable pour maintenir sa position d'analyste. Cette présence que l'analyste ne doit jamais perdre de vue n'est assurément plus celle de sa mère, mais celle de la Théorie. La Théorie remplit, pour ce qui est de lui, la fonction de substitut de l'ancienne tutelle maternelle, en ce qu'il est fondé à en attendre les mêmes incidences sécurisantes. Ainsi, chaque analyste a-t-il sa manière propre de fonder les modalités de sa confiance à la Théorie. Nombre de débats qui opposent un peu stérilement les tenants de tel ou tel point de doctrine omettent le plus souvent la portée bien plus décisive de leur usage, autant interne qu'externe. L'analyste ne peut éviter de déployer sa pratique dans la forme personnelle de son lien, sinon à Freud par personne interposée, du moins au pouvoir qu'il confère lui-même à la théorie analytique. Le lien à celle-ci rétablit plus une tutelle maternelle qu'une injonction paternelle, qui ouvrirait davantage sur une problématique de soumission/révolte. Ce que l'analyste avance par sa parole, quoi qu'elle dise, incarne plus une visée de convenir, retenir, parvenir, obtenir... que celle de provoquer ou obtempérer...

*

Pour chacun, le temps passé organise le temps présent. Comme la fillette de la photo, nous dominons l'anarchie du monde en nous abandonnant à des autorités bénéfiques. La relation à ce qui nous garantit prolonge la dépendance de l'enfant à sa mère. Plus nos savoirs sembleront nous donner d'emprise, plus nous leur serons asservis. Imposer aux autres nos servitudes protectrices, dans un prosélytisme révélateur, veut renforcer nos certitudes en les faisant partager. Maintenir nos attachements sous des formes plus ou moins symboliques ordonne jusqu'à nos mouvements les plus secrets.

*

L'énigme de la photo enfouie était celle de la figure allégorique de la fillette. L'enfant attestait ce que lui apportait de sérénité dans un monde chaotique le lien à sa mère. L'instantané avait surpris et fixé une disposition ancienne, immanquablement vécue par chacun de nous. Si, de l'archaïque dépendance à notre mère, notre mère a pu être supplantée, la dépendance, elle, n'a pu être abolie. Échapper à cet enchaînement serait pure folie. Il nous faut maintenir activement une plus

Extrait de la publication

ou moins illusoire confiance en mille substituts pour être préservés de l'anarchie. C'est en cela que nous nous individualisons avec plus ou moins de bonheur ou d'angoisse, selon ce à quoi nous nous trouvons chacun enchaîné. Nos mères, déjà, n'étaient pas interchangeables.

JEAN-CLAUDE LAVIE

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Jean-Claude Brisville

RELIEFS

Il y eut la mort de mon père en 1981. La cantine de fer que je découvris dans sa cave se retrouva dans la mienne. Elle y demeura des années, sourdement défendue par la timidité qui nous retient au moment de toucher aux affaires des morts. Mais un jour la curiosité fut la plus forte, et ayant déblayé les épaisseurs d'étoffes et de cartons qui l'ensevelissaient, je parvins jusqu'à son couvercle gris fer. Celui-ci soulevé, je ne vis d'abord que liasses de vieux papiers, anciens journaux, lettres fanées, tout un fatras que j'allais renoncer à explorer quand, dans un coin, émergeant de sa cache en chiffons, j'aperçus le *stéréoscope.* Je l'extirpai – et il me regarda de ses yeux vides à visières d'ébonite.

Je l'avais retrouvée, ma machine à remonter le temps. Le temps qui m'attendait dans ses clichés au fond de la cantine : une cinquantaine de petites boîtes en carton, portant chacune, écrits soigneusement à la plume, un nom de lieu et une année : Paris 1925, Le Tréport 1926... 27... 28, Sarzeau 1929, Port-Navalo 1932, Dinard 1933, etc. Cinquante-quatre briques de souvenirs où sommeillaient en trois dimensions, dans la lumière ambrée du temps perdu, les maisons d'autrefois, les vacances d'avant-guerre et les jeunes visages des miens.

Je m'en tiendrai à un cliché, le premier que j'osai insérer dans l'appareil : par un jour lumineux d'automne, en 1925, dans le bois de Vincennes, un jeune homme coiffé d'un feutre *mou* et une jolie dame en chapeau *cloche,* un renard *argenté* sur les épaules, ayant entre eux un enfant de trois ans vêtu d'un pardessus de *ratine,* font face à l'objectif. Un lac scintille entre les arbres, et un cygne passe sur l'eau. Il y a du soleil dans les branches, des feuilles rousses sur le sol – l'une d'elles en gros plan, craquante et détaillée jusqu'aux nervures. Et derrière le déclencheur automatique l'observateur qu'ils ne reconnaîtraient pas s'ils le voyaient dans son corps de vieil homme – l'observateur qui regarde dans le stéréoscope ses parents morts et le petit garçon dont il est né.

Image en trompe-l'œil éclairée d'un soleil éteint mais dont la lumière voyage encore. Instant redécouvert, arrêté, suspendu au fond d'un tunnel de durée qui se parcourt en un éclair et qui vous absorbe en avant vers le passé. Une photographie

Extrait de la publication

est une preuve – et parfois une épreuve. Elle peut fasciner. Mais il y a toujours de l'espace autour de son format : elle est plate, exiguë, saisissable; on n'entre pas en elle, elle ne vous tient pas. Alors qu'il me suffit de porter le stéréoscope à mes yeux pour que le passé s'échelonne et m'aspire. Par lui, je me retrouve en perspective aux différents degrés de ma vie. Je peux me confronter à une ancienne photo, la tenir à distance ou la toucher, la retoucher. Mais la plaque dans l'appareil m'interdit tout contact. Il me faut seulement ouvrir les yeux sur elle, et me voici à l'automne de 1925 dans le bois de Vincennes, encadré par mon père et ma mère. À peine si l'or du soleil est plus fauve que nature, et cette patine me suffit à deviner qu'il est terriblement lointain de moi, ce soleil, et que jamais je n'aurais pu l'exhumer seul de ma mémoire avec sa feuille morte si vivante et le cygne qui n'en finit plus de passer sur l'eau brillante.

Hommage, pour conclure, au vieux stéréoscope. Sur l'écran argenté de sa boîte vernie, réapparaît, intacte, une lumière oubliée. Comme le fait mon chat avec sa patte devant la glace, je passe ma main derrière l'écran (pour saisir quoi ?) et c'est soudain comme si un nuage obscurcissait le jour de jadis. Un peu de chair vivante ne peut ici apporter que de l'ombre. Il faut regarder sans bouger, les yeux vissés aux visières, et plonger loin en arrière. Tout alors sauf la vie qui ne revient jamais sur ses pas vous est rendu avec l'impitoyable exactitude d'une mémoire parfaite.

JEAN-CLAUDE BRISVILLE

Extrait de la publication

J.-B. Pontalis

INSTANTANÉS

Ce que je préfère de lui ce sont les aquarelles. Le pinceau alors n'a pas droit à l'hésitation, moins encore à la retouche. Pourtant il n'est pas soumis à la hâte, seulement à l'instant. Et l'instant ne se saisit pas. Aussitôt perçu, il cède la place à ce qui n'est plus lui. L'aquarelle dit la grâce de l'instant et le chagrin du temps qui passe. L'aquarelle aime l'eau et le ciel et sur sa stèle funéraire ce sont ces mots-là qu'on a gravés. L'aquarelle aime ce qu'Eugène Boudin appelait la « tendresse » des nuages et le flux des vagues, rarement violentes dans sa région (natif de Honfleur, il vécut au Havre). La lumière elle-même était pour lui liquide : il disait qu'elle inonde la terre.

Un autre Eugène, un photographe, de trente ans son cadet, inscrivait dans la marge de ses clichés : *Va disparaître* [1]. Boudin, lui, aurait pu titrer ses dessins, ses pastels et certaines de ses toiles : *Ce qui apparaît.* Ou *épiphanies,* mais sacraliser n'était pas le fort de cet homme modeste, presque effacé, qui disait de lui qu'il avait « trop conscience de son peu d'importance ».

Ce qui apparaît va disparaître mais d'abord apparaît, et c'est cet avènement-là qu'il faut saluer comme une merveille. Figurer ce qui a disparu est autre chose, relève de la nostalgie : cela a été, ne sera plus. *Nevermore.* Certes ressentir l'éphémère, le passager, ne va jamais non plus sans mélancolie – l'homme la connaissait – mais c'est d'abord l'effet du bonheur, qu'il faudrait alors écrire en deux mots : le bon heur, cette rencontre de l'instant. Boudin n'a jamais peint de ruines.

Le titre qu'il donne le plus souvent à ses œuvres est : *Scènes de plage.* On y voit des dames en crinoline et des beaux messieurs à chapeau, des ombrelles, à moins que ce ne soient des parapluies (« Ce ne sera qu'un grain, dit Angèle » espérait le Gide de *Paludes* quand il lui fallait être normand). On faisait salon en ce temps-là sur les plages de la Manche, sans trop s'éloigner de la digue-promenade.

1. J'ai trouvé cette indication relative à Eugène Atget (1857-1927) dans Sylvie Germain, *Opéra muet,* Maren Sell, 1989.

On devisait, on jouait aux cartes, assis sur des chaises paillées, près des tentes, des premières cabines de bain.

Pour nous ce sont là des scènes d'un autre temps : temps passé, temps perdu. Proust est venu non loin de là, lui aussi, à l'ombre d'autres jeunes filles. Oui, mais est-ce seulement notre regard, celui que nous posons un siècle plus tard sur les peintures de Boudin, qui nous fait y voir du disparu ? Son regard à lui voyait déjà l'autre temps dans le présent. Car le temps est toujours *autre*. Notre corps se situe dans l'espace ; on peut aussi avoir le sentiment de se fondre en lui. Mais le temps ? Il est notre « être de fuite » par excellence, comme l'Albertine de la *Recherche*. Si Eugène Boudin aimait tant la Normandie, c'est peut-être parce que, plus qu'ailleurs, le temps y est *variable*... avec éclaircies. Et, Michel Serres l'a noté, là où l'anglais dispose de deux mots – *Time* et *Weather* – la langue française n'en a qu'un pour désigner le temps qui passe et le temps qu'il fait.

Baudelaire fut le premier, je crois, à relever ce trait qui est comme la signature du peintre : « Ces études si rapidement et si fidèlement croquées d'après ce qu'il y a de plus inconstant, de plus insaisissable dans sa forme et dans sa couleur, d'après des vagues et des nuages, portent toujours, écrits en marge, la date, l'heure et le vent ; ainsi, par exemple, *8 octobre, midi, vent de nord-ouest* [1]. » Manque l'année : c'est la saison, le moment du jour qui intéressent Boudin, non le calendrier. Le vent et sa direction, comme se doit de le savoir le marin et qui devient, là, souci de peintre : le vent ferait-il avancer le pinceau comme il fait se mouvoir les nuages qui, par leurs formes sans cesse changeantes, disent la soumission de l'espace au temps ? Le vent anime la mer, qui ne serait autrement qu'une vaste surface plane, comme il fait vibrer la toile.

Côte à côte, dans le livre que j'ai sous les yeux, une aquarelle de Boudin et une photographie. Mêmes années : autour de 1850, même lieu : Trouville ; mêmes personnages : la « bonne société » ; mêmes vêtements : crinolines et chapeaux melon, ombrelles et parapluies. Et pourtant la différence saute aux yeux. Plus même qu'une différence : un contraste, évident. À quoi tient-il ?

Là encore, Baudelaire : « Qu'elle [la photographie] sauve de l'oubli les ruines pendantes, les livres et les manuscrits que le temps dévore, les choses précieuses dont la forme va disparaître et qui demandent une place dans les archives de notre mémoire, elle sera remémorée, applaudie. Mais s'il lui est permis d'empiéter sur le domaine de l'impalpable et de l'imaginaire, sur tout ce qui ne vaut que parce que l'homme y ajoute de son âme, alors malheur à tous [2]. » L'image photographique écrasant l'imaginaire ? Baudelaire, ici, semble injuste : la photographie, et sans

1. Baudelaire, « Salon de 1859 » in *Œuvres complètes*, II, Pléiade, p. 665.
2. Baudelaire, *op. cit.*, p. 618.

Extrait de la publication

1 *Incidences de la psychanalyse*
2 *Objets du fétichisme*
3 *Lieux du corps*
4 *Effets et formes de l'illusion*
5 *L'espace du rêve*
6 *Destins du cannibalisme*
7 *Bisexualité et différence des sexes*
8 *Pouvoirs*
9 *Le dehors et le dedans*
10 *Aux limites de l'analysable*
11 *Figures du vide*
12 *La psyché*
13 *Narcisses*
14 *Du secret*
15 *Mémoires*
16 *Écrire la psychanalyse*
17 *L'idée de guérison*
18 *La croyance*
19 *L'enfant*
20 *Regards sur la psychanalyse en France*
21 *La passion*
22 *Résurgences et dérivés de la mystique*
23 *Dire*
24 *L'emprise*
25 *Le trouble de penser*
26 *L'archaïque*
27 *Idéaux*
28 *Liens*
29 *La chose sexuelle*
30 *Le destin*
31 *Les actes*
32 *L'humeur et son changement*
33 *L'amour de la haine*
34 *L'attente*
35 *Le champ visuel*
36 *Être dans la solitude*
37 *La lecture*
38 *Le mal*
39 *Excitations*
40 *L'intime et l'étranger*
41 *L'épreuve du temps*

À paraître à l'automne 1990

42
Histoires de cas

Extrait de la publication

L'épreuve du temps

Un des traits qui définit classiquement le temps est l'irréversibilité : le temps galope, disait Freud avec Shakespeare. Mais il disait aussi, comme l'expérience du transfert et du rêve le prouve, que l'inconscient est *zeitlos,* hors temps. Comment penser à la fois que le temps passe et qu'il ne passe pas ?

La psychanalyse met notre perception et notre conception du temps à l'épreuve. En témoignent ici les réflexions engagées par plusieurs analystes sur la mémoire, la régression, la répétition et le changement. Mais la revue se devait, selon sa tradition, de convoquer d'autres modes d'épreuve du temps : la photographie, la peinture, de l'autoportrait à la tempête, le long deuil romantique et l'impatiente vitesse moderne.

Le temps, décidément, est variable.

Textes de : ALAIN BOUREAU, JEAN-CLAUDE BRISVILLE, JEAN-FRANÇOIS DAUBECH, MAURICE DAYAN, GEORGES DIDI-HUBERMAN, FRANÇOIS GANTHERET, ANDRÉ GREEN, JEAN-CLAUDE LAVIE, LOUIS MARIN, FRANCIS MARMANDE, JACQUES MAUGER, MANUELA MORGAINE, PIERRE PACHET, J.-B. PONTALIS, CLAUDE REICHLER, DOMINIQUE SCARFONE, JEAN STAROBINSKI, PAUL VIRILIO, DANIEL WIDLÖCHER

avec
un DÉBAT sur la question de la durée des séances
et le treizième cahier de VARIA

9 782070 719723 90-V-A-71972 ISBN 2-07-071972-3 110 FF tc
Extrait de la publication